

LAURA LIPPMAN



La Voix du lac

roman traduit de l'anglais (États-Unis) par Hélène Frappat



LA VOIX DU LAC

DU MÊME AUTEUR

MORT À BALTIMORE, J'ai lu, 1999.

LA COLLINE DES BOUCHERS, J'ai lu, 1999.

L'INCONNUE DE BALTIMORE, L'Archipel, 2003 ; Points n° 1241.

PETITE MUSIQUE DE MEURTRE, L'Archipel, 2004 ; Points n° 1361.

LEAKIN PARK, Encre de nuit, 2006.

CE QUE SAVENT LES MORTS, Seuil, 2009 ; Points n° 2435.

TES DERNIÈRES VOLONTÉS, Éditions du Toucan, 2011 ; Points n° 2932.

CELLE QUI DEVAIT MOURIR, Éditions du Toucan, 2012 ; Points n° 3039.

J'AI VOULU OUBLIER CE JOUR, Éditions du Toucan, 2013 ; Points n° 3318.

CORPS COUPABLE, Éditions du Toucan, 2015 ; Points n° 4416.

MAUVAISE COMPAGNIE, Éditions du Toucan, 2016 ; Points n° 4628.

CORPS INFLAMMABLES, Actes Sud, 2019 ; Babel noir n° 265.

LA VOIX DU LAC, Actes Sud, 2022 ; Babel noir n° 306.

Titre original :

Lady in the Lake

Éditeur original :

William Morrow, New York

© Laura Lippman, 2019

© ACTES SUD, 2022

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-18969-3

LAURA LIPPMAN

LA VOIX DU LAC

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Hélène Frappat

BABEL NOIR

à la mémoire de
Rob Hiaasen
Gerald Fischman
John McNamara
Rebecca Smith
Wendi Winters

PREMIÈRE PARTIE

Je t'ai vue un jour. Je t'ai vue et tu m'as remarquée, parce que tu m'as surprise en train de te regarder, de te voir. De bas en haut. De haut en bas. Les femmes belles font ça. Elles se regardent droit dans les yeux, avant de s'examiner de la tête aux pieds. En un regard j'étais capable de dire que tu n'avais jamais douté de ta beauté, et que tu n'avais pas perdu l'habitude, en entrant dans une pièce, de t'assurer que tu étais la plus belle. Tu as scruté la foule des passants sur le trottoir et tes yeux ont surpris les miens, un court instant, avant de se détourner. Tu m'as vue, tu as compté les points. Qui a gagné ? Quelque chose me dit que tu t'es attribué la couronne parce que ce que tu as vu, c'est une femme noire, et pauvre par-dessus le marché. Au royaume animal, le mâle sort le grand jeu pour la femme, il la courtise avec ses plumes magnifiques ou son opulente crinière, il passe sa vie à essayer de se démarquer. Pourquoi les humains font-ils l'inverse ? C'est absurde. Les hommes sont plus dépendants de nous que nous d'eux.

Ce jour-là tu étais membre d'une minorité, tu étais dans notre quartier et presque tout le monde ici m'aurait choisie. Moi et mon corps plus jeune, plus grand, mieux roulé. Peut-être même ton mari, Milton. C'est en partie parce que tu étais à côté de lui que je t'ai remarquée. Il était devenu identique à son père, un homme dont je me souvenais avec

une sorte de tendresse. Je n'en dirais pas autant de Milton. J'ai supposé, à la manière dont les gens se rassemblaient autour de lui sur les marches du temple, tapotaient son dos, étreignaient ses mains, que le mort devait être son père. Et rien qu'à la manière dont les gens faisaient la queue pour lui présenter leurs condoléances, il était évident que Milton avait réussi.

Le temple était à un bloc du parc. Du parc, et du lac, et de la fontaine. Intéressant, non ? Je faisais probablement un détour pour aller à Druid Hill cet après-midi-là, un livre dans mon sac. Je n'étais pas fan des balades dans les parcs, mais huit personnes – mon père et ma mère, ma sœur et mes deux frères, mes deux fils et moi – vivaient dans notre appartement et on n'avait jamais la paix, comme disait mon père. Je glissais un livre dans mon sac – Jean Plaidy ou Victoria Holt –, en disant “Je vais à la bibliothèque”, et Maman n'avait pas le cœur à dire non. Elle ne m'a jamais reproché d'avoir fait des enfants avec deux bons à rien, ni mes retours au bercail comme un vrai pot de colle. J'étais son premier enfant, et sa préférée. Mais pas au point de m'autoriser une troisième erreur. Maman comptait sur moi pour que je reprenne des études, elle rêvait que je devienne infirmière. Infirmière. Ça me paraissait inimaginable, un travail qui vous oblige à toucher des gens que vous n'avez aucune envie de toucher.

Quand ça devenait invivable à la maison, quand ça débordait de corps et de voix, j'allais au parc et je parcourais les allées, je savourais le silence, je m'affalais sur un banc, et je rêvassais au bon vieux temps de l'Angleterre. Plus tard, les gens ont dit que j'étais une personne affreuse, que j'étais partie vivre toute seule, en abandonnant mes bébés à leurs grands-parents, mais je n'ai jamais arrêté de penser à eux. J'avais besoin d'un homme, et pas de n'importe quel vieux bonhomme. Les pères de mes fils

me l'avaient prouvé clairement. Il fallait que je trouve le genre d'homme qui nous entretiendrait tous les trois. Ça impliquait que je vive seule un moment, quitte à habiter avec mon amie Laetitia, dont le travail, en gros, consistait à enseigner l'art de se faire entretenir intégralement par les hommes. Ma maman était persuadée que quand on sort un morceau de fromage pour attirer une souris, il faut le rendre au moins un peu appétissant. Retirer la moisissure, ou le placer dans le piège de façon à cacher la moisissure. Il fallait que je sois belle et que j'aie l'air totalement insouciant, une apparence impossible à obtenir dans l'appartement surpeuplé de ma famille sur Auchentoroly Terrace.

D'accord, peut-être qu'en fait ça ne me paraissait pas si inimaginable, un travail qui vous oblige à toucher des gens que vous n'avez aucune envie de toucher.

Mais quelle femme y échappe ? Toi aussi tu as dû le faire, je suppose, en épousant Milton Schwartz. Parce que le Milton Schwartz que j'ai connu à l'époque était incapable d'inspirer une quelconque romance de conte de fées.

On était en – la date me revient si je repense à l'âge de mes bébés à l'époque – 1964, à la fin de l'automne, l'air venait de se rafraîchir. Tu portais une toque noire, sans voile. Je parie que les gens t'ont dit que tu ressemblais à Jackie Kennedy. Je parie que ça t'a fait plaisir, même si tu t'es récriée, Qui ça, moi ?, avec un petit rire. Le vent ébouriffait tes cheveux, mais à peine ; tu les avais fait laquer. Tu portais un manteau noir avec un col et des poignets en fourrure. Crois-moi, je n'ai pas oublié ce manteau. Et, mon Dieu, Milton était le portrait craché de son père et c'est seulement à ce moment que je me suis rendu compte que le vieux M. Schwartz était plutôt jeune et plutôt beau quand j'étais gosse. Quand j'étais une petite fille qui achetait des bonbons dans son magasin, je le trouvais vieux. Il n'avait même pas quarante ans. J'en avais vingt-six désormais et

Milton devait avoir au moins quarante ans et voilà que tu étais à ses côtés, et je n'en revenais pas qu'il se soit trouvé une aussi belle femme. Je me suis dit qu'il était peut-être devenu plus gentil. Les gens changent, j'en suis sûre. J'ai changé. C'est juste que personne ne le saura jamais.

Et toi, qu'est-ce que tu as vu ? Je ne me souviens pas de ce que je portais, mais c'est pas dur à imaginer. Un manteau, trop léger, même pour ce temps doux. Probablement sorti d'un carton de l'église, donc pelucheux et défraîchi, avec l'ourlet décousu. Des chaussures éraflées, avec des talons usés. Tes chaussures à toi étaient noires et brillantes. Mes jambes étaient nues. Toi tu portais le genre de bas qui miroitaient presque.

En te regardant, j'ai compris l'astuce : pour attraper un homme qui a de l'argent, je devrais avoir l'air de ne pas avoir besoin d'argent. J'allais devoir trouver un travail dans un endroit où les pourboires arrivent sous forme de billets, pas de pièces qu'on balance sur la table. Le problème, c'est que ce genre d'endroit n'embauchait pas de Noires, pas comme serveuses. La seule fois où j'ai trouvé un boulot dans un restaurant, c'était à la plonge, coincée dans l'arrière-salle, coupée des pourboires. Les meilleurs restaurants n'embauchaient pas de femmes pour faire le service en salle, même des Blanches.

Il allait me falloir de l'imagination pour trouver un boulot où je pourrais rencontrer le genre d'hommes qui achètent aux filles les choses qui me rendraient plus désirable aux yeux des hommes qui misaient plus gros, et me permettre de trouver mieux, encore mieux, encore mieux. Je savais ce que ça signifiait, ce que j'aurais à donner en échange. Je n'étais plus une gamine. Mes deux fils le prouvaient.

Donc en me voyant – parce que tu m'as vue, j'en suis sûre, nos regards se sont croisés, et toisés –, tu as vu mes fringues miteuses, mais aussi mes yeux verts, mon nez

droit. Le visage à l'origine de mon surnom, même si, par la suite, j'ai rencontré un homme qui a dit que je lui rappelais une duchesse, pas une impératrice, et qu'on devrait m'appeler Hélène. Hélène parce que j'étais assez belle pour provoquer une guerre. Je venais de le faire, non ? Je ne sais pas quel meilleur nom tu pourrais trouver. Peut-être pas une grande guerre, mais une guerre quand même, où les hommes se retournent les uns contre les autres, où les alliés deviennent ennemis. Tout ça à cause de moi.

En un éclair, tu m'as montré où je voulais aller et comment y arriver. Il me restait une dernière chance. Un dernier homme.

Ce jour-là, aussi petite que Baltimore puisse être, je n'ai jamais pensé que nos chemins se recroiseraient. Tu te contentais d'être la femme qui avait épousé l'adolescent méchant qui me faisait souffrir autrefois, et désormais le méchant garçon était devenu un homme séduisant qui enterrait son père. C'est un mari comme ça qu'il me faut, voilà ce que j'ai pensé. Pas un homme blanc, évidemment, mais un homme qui pourrait m'offrir un manteau avec un col et des poignets en fourrure, un homme qui inspirerait le respect à tous. La valeur d'une femme se mesure à celle de l'homme qu'elle accompagne. Mon père m'aurait giflée en entendant ces mots sortir de ma bouche, il m'aurait obligée à trouver et mémoriser tous les versets de la Bible sur la vanité et l'orgueil. Mais ce n'était pas une question de vanité. J'avais besoin qu'un homme m'aide à prendre soin de mes fils. Un homme aisé a besoin d'une femme belle. Ça, je l'ai compris ce jour-là. Tu étais là pour réconforter Milton, pour l'aider à enterrer son père, mais tu étais aussi une publicité vivante pour sa réussite professionnelle. Je n'en reviens pas que tu l'aies quitté un an après, mais la mort a cet effet sur les gens, elle les change.

Dieu sait que ma mort m'a changée.

Vivante, j'étais Cléo Sherwood. Morte, je suis devenue la Dame du Lac, un vilain truc cassé, extrait de la fontaine après y avoir croupi pendant des mois, qui a traversé le froid de l'hiver, et puis les giboulées agressives du printemps, presque jusqu'à l'été. Plus de visage, presque plus de chair.

Et tout le monde s'en fichait jusqu'au jour où tu as fait ton apparition en me donnant ce surnom stupide, en sonnant aux portes et harcelant les gens, en franchissant des frontières interdites. En dehors de ma famille, personne n'était censé se préoccuper de mon sort. J'étais une fille imprudente qui était sortie avec la mauvaise personne et qu'on n'avait plus jamais revue. Tu es arrivée quand mon histoire s'achevait et tu as fait de ma fin ton commencement. Pourquoi tu t'es mis en tête de faire une chose pareille, Madeline Schwartz ? Pourquoi est-ce que tu ne t'es pas contentée de rester dans ta belle maison et ton mariage satisfaisant, en me laissant croupir au fond de la fontaine ? J'étais en sécurité là-bas.

Tout le monde était plus en sécurité quand j'étais là-bas.

LA VOIX DU LAC

Baltimore, 1965. Maddie est la femme au foyer parfaite. Pourtant un soir, sur un coup de tête, elle décide de tout plaquer. Elle veut retrouver sa liberté, et s'accomplir professionnellement, en devenant journaliste. Lorsque le corps d'une jeune femme noire est retrouvé dans un lac, Maddie s'empare alors de l'affaire malgré l'indifférence générale...

Écrivant en miroir l'émancipation de Maddie et le destin tragique de Cléo, victime de jeux de pouvoir éminemment masculins, Laura Lippman livre un formidable roman à suspense dans lequel s'incarnent racisme, sexisme et rapports de classes propres à l'Amérique des années 1960.

Laura Lippman a publié plus de vingt romans, tous situés sur la côte est des États-Unis, où elle vit. Elle a reçu de nombreux prix et est traduite dans une vingtaine de langues. Chez Actes Sud, on lui doit également Corps inflammables (2019).

Photographie de couverture : Jacques Henri Lartigue, détail
© Ministère de la Culture, France-MAP / AAJHL

BABEL NOIR

ISBN 978-2-330-18969-3
Dép. lég. : mars 2024 (France)
9,90 € TTC France
www.actes-sud.fr

